

Séquence 1.

Interrogations philosophiques. Textes complémentaires.

3. George Orwell. *Nineteen Eighty-Four*, 1949, Part 1, Chap. 2 (extract, end of the chapter):

Down in the street the wind flapped the torn poster to and fro, and the word INGSOC fitfully appeared and vanished. Ingsoc. The sacred principles of Ingsoc. Newspeak, doublethink, the mutability of the past. He felt as though he were wandering in the forests of the sea bottom, lost in a monstrous world where he himself was the monster. He was alone. The past was dead, the future was unimaginable. What certainty had he that a single human creature now living was on his side? And what way of knowing that the dominion of the Party would not endure for ever? Like an answer, the three slogans on the white face of the Ministry of Truth came back to him:

WAR IS PEACE

FREEDOM IS SLAVERY

IGNORANCE IS STRENGTH

He took a twenty-five cent piece out of his pocket. There, too, in tiny clear lettering, the same slogans were inscribed, and on the other face of the coin the head of Big Brother. Even from the coin the eyes pursued you. On coins, on stamps, on the covers of books, on banners, on posters, and on the wrappings of a cigarette packet — everywhere. Always the eyes watching you and the voice enveloping you. Asleep or awake, working or eating, indoors or out of doors, in the bath or in bed — no escape. Nothing was your own except the few cubic centimetres inside your skull.

The sun had shifted round, and the myriad windows of the Ministry of Truth, with the light no longer shining on them, looked grim as the loopholes of a fortress. His heart quailed before the enormous pyramidal shape. It was too strong, it could not be stormed. A thousand rocket bombs would not batter it down. He wondered again for whom he was writing the diary. For the future, for the past — for an age that might be imaginary. And in front of him there lay not death but annihilation. The diary would be reduced to ashes and himself to vapour. Only the Thought Police would read what he had written, before they wiped it out of existence and out of memory. How could you make appeal to the future when not a trace of you, not even an anonymous word scribbled on a piece of paper, could physically survive?

The telescreen struck fourteen. He must leave in ten minutes. He had to be back at work by fourteen-thirty.

Curiously, the chiming of the hour seemed to have put new heart into him. He was a lonely ghost uttering a truth that nobody would ever hear. But so long as he uttered it, in some obscure way the continuity was not broken. It was not by making yourself heard but by staying sane that you carried on the human heritage. He went back to the table, dipped his pen, and wrote:

To the future or to the past, to a time when thought is free, when men are different from one another and do not live alone — to a time when truth exists and what is done cannot be undone:

From the age of uniformity, from the age of solitude, from the age of Big Brother, from the age of doublethink — greetings!

He was already dead, he reflected. It seemed to him that it was only now, when he had begun to be able to formulate his thoughts, that he had taken the decisive step. The consequences of every act are included in the act itself. He wrote:

Thoughtcrime does not entail death: thoughtcrime IS death.

Now he had recognized himself as a dead man it became important to stay alive as long as possible. Two fingers of his right hand were inkstained. It was exactly the kind of detail that might betray you. Some nosing zealot in the Ministry (a woman, probably: someone like the little sandy-haired woman or the dark-haired girl from the Fiction Department) might start wondering why he had been writing during the lunch interval, why he had used an old-fashioned pen, what he had been writing — and then drop a hint in the appropriate quarter. He went to the bathroom and carefully scrubbed the ink away with the gritty dark-brown soap which rasped your skin like sandpaper and was therefore well adapted for this purpose.

He put the diary away in the drawer. It was quite useless to think of hiding it, but he could at least make sure whether or not its existence had been discovered. A hair laid across the page-ends was too obvious. With the tip of his finger he picked up an identifiable grain of whitish dust and deposited it on the corner of the cover, where it was bound to be shaken off if the book was moved.

1984, trad. Amélie Audiberti, 1950 :

Dans la rue, le vent faisait claquer de droite à gauche l'affiche déchirée et le mot ANGSOC apparaissait et disparaissait tour à tour. Angsoc. Les principes sacrés de l'Angsoc. Novlangue, double-pensée, mutabilité du passé. Winston avait l'impression d'errer dans les forêts des profondeurs sous-marines, perdu dans un monde monstrueux dont il était lui-même le monstre. Il était seul. Le passé était mort, le futur inimaginable. Quelle certitude avait-il qu'une seule des créatures humaines actuellement vivantes pensait comme lui ? Et comment savoir si la souveraineté du Parti ne durerait pas éternellement ? Comme une réponse, les trois slogans inscrits sur la façade blanche du ministère de la Vérité lui revinrent à l'esprit.

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

Il prit dans sa poche une pièce de vingt-cinq cents. Là aussi, en lettres minuscules et distinctes, les mêmes slogans étaient gravés. Sur l'autre face de la pièce, il y avait la tête de Big Brother dont les yeux, même là, vous poursuivaient. Sur les pièces de monnaie, sur les timbres, sur les livres, sur les bannières, sur les affiches, sur les paquets de cigarettes, partout ! Toujours ces yeux qui vous observaient, cette voix qui vous enveloppait. Dans le sommeil ou la veille, au travail ou à table, au-dedans ou au-dehors, au bain ou au lit, pas d'évasion. Vous ne possédiez rien, en dehors des quelques centimètres cubes de votre crâne.

Le soleil avait tourné et les myriades de fenêtres du ministère de la Vérité qui n'étaient plus éclairées par la lumière paraissaient sinistres comme les meurtrières d'une forteresse. Le cœur de Winston défailloit devant l'énorme construction pyramidale. Elle était trop puissante, on ne pourrait la prendre d'assaut. Un millier de bombes ne pourraient l'abattre.

Winston se demanda de nouveau pour qui il écrivait son journal. Pour l'avenir ? Pour le passé ? Pour un âge qui pourrait n'être qu'imaginaire ? Il avait devant lui la perspective, non de la mort, mais de l'anéantissement. Son journal serait réduit en cendres et lui-même en vapeur. Seule, la Police de la Pensée lirait ce qu'il aurait écrit avant de l'effacer de l'existence et de la mémoire. Comment pourrait-on faire appel au futur alors que pas une trace, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ne pouvait matériellement survivre ?

Le télécran sonna quatorze heures. Winston devait partir dans dix minutes. Il lui fallait être à son travail à quatorze heures trente.

Curieusement, le carillon de l'heure parut lui communiquer un courage nouveau. C'était un fantôme solitaire qui exprimait une vérité que personne n'entendrait jamais. Mais aussi longtemps qu'il l'exprimerait, la continuité, par quelque obscur processus, ne serait pas brisée. Ce n'était pas en se faisant entendre, mais en conservant son équilibre que l'on portait plus loin l'héritage humain. Winston retourna à sa table, trempa sa plume et écrivit :

Au futur ou au passé, au temps où la pensée est libre, où les hommes sont dissemblables mais ne sont pas solitaires, au temps où la vérité existe, où ce qui est fait ne peut être défait, de l'âge de l'uniformité, de l'âge de la solitude, de l'âge de Big Brother, de l'âge de la double pensée, Salut !

Il réfléchit qu'il était déjà mort. Il lui apparut que c'était seulement lorsqu'il avait commencé à être capable de formuler ses idées qu'il avait fait le pas décisif. Les conséquences d'un acte sont incluses dans l'acte lui-même. Il écrivit :

Le crime de penser n'entraîne pas la mort. Le crime de penser est la mort.

Maintenant qu'il s'était reconnu comme mort, il devenait important de rester vivant aussi longtemps que possible. Deux doigts de sa main droite étaient tachés d'encre. C'était exactement le genre de détail qui pouvait vous trahir. Au ministère, quelque zélateur au flair subtil (une femme, probablement, la petite femme rousse ou la fille brune du Commissariat aux Romains) pourrait se demander pourquoi il avait écrit à l'heure du déjeuner, pourquoi il s'était servi d'une plume démodée, et surtout ce qu'il avait écrit, puis glisser une insinuation au service compétent. Winston alla dans la salle de bains et frotta soigneusement avec du savon l'encre de son doigt. Ce savon, brun foncé, était granuleux et râpait la peau comme du papier émeri. Il convenait donc parfaitement.

Winston rangea ensuite le journal dans son tiroir. Il était absolument inutile de chercher à le cacher, mais Winston pourrait au moins savoir s'il était découvert ou non. Un cheveu au travers de l'extrémité des pages serait trop visible. Du bout de son doigt, il ramassa un grain de poussière blanchâtre qu'il pourrait reconnaître, et le déposa sur un coin de la couverture. Le grain serait ainsi rejeté si le livre était déplacé.